



GRAAT On-Line #24 - September 2020

Les sources européennes de l'esclavage étatsunien

Michel Prum

Université de Paris

L'esclavage des Noirs aux États-Unis est une forme bien particulière d'esclavage qu'il convient de distinguer d'autres formes, comme l'esclavage romain. On peut dire que l'esclavage à Rome était *conjuncturel*, alors qu'aux États-Unis il était *essentialisant*. Expliquons cette différence.

À Rome, l'esclave est d'abord un butin de guerre. Fait prisonnier lors d'un combat, le vaincu a le choix entre la mort ou la survie dans l'esclavage. Sa condition d'esclave n'a rien à voir avec son identité ou son phénotype : c'est-à-dire la couleur de sa peau ou la texture de ses cheveux (crépus ou lisses). Elle n'est que le résultat conjuncturel de sa capture. Par conséquent, cette condition, qui n'est pas liée à l'essence de la personne, n'est pas nécessairement pérenne. L'esclave peut racheter sa liberté et quitter le statut d'esclave en devenant affranchi. Les enfants des affranchis sont des citoyens romains à part entière. Être esclave, c'est donc avoir été au mauvais endroit au mauvais moment. Ou au pire : c'est ne pas avoir eu le courage d'accepter la mort et en payer les conséquences.

Cet esclavage de type romain ne s'achève pas immédiatement avec la chute de l'Empire romain. Il subsiste en Europe au Moyen-Âge. Jusqu'au XI^e siècle en Angleterre, jusqu'au XVI^e siècle en France. Il y a encore des esclaves à Marseille au XVI^e siècle. Ce n'est qu'en 1571 qu'un parlement français (celui de Bordeaux) décide d'affranchir les esclaves de sa juridiction. Encore au XVII^e on trouve des esclaves à Séville et Lisbonne.

L'Église médiévale ne condamne d'ailleurs pas l'esclavage. Certes, les esclaves ont, selon elle, une âme (ce qui va dans le sens de l'esclavage non essentialiste). Dans la Bible, on trouve cette phrase célèbre : « Il n'y a ici ni Grec ni Juif, ni circoncis ni incirconcis, ni barbare ni Scythe, ni esclave ni libre ; mais Christ est tout et en tous » (Galates, 3-28, Colossiens 3-11). Mais les esclaves doivent obéir. Divers conciles de l'Église, aux IV^e et V^e siècles, réaffirment cette obligation d'obéissance.

Par ailleurs l'esclavage est aussi considéré comme normal en terre d'Islam.

Ceci dit, le volume des esclaves reste réduit jusqu'à la Traite transatlantique.

Aux États-Unis, l'esclavage est tout autre. Il se fonde sur la « race » et cherche sa légitimation dans la Bible. Ce type d'esclavage commence à l'époque moderne et se poursuit à l'époque contemporaine, jusqu'à la fin de la Guerre de Sécession et le 13^{ème} Amendement, voté en 1865.

Pour rappel, la première cargaison d'Africains arrive en 1619, lorsqu'un navire hollandais apporte une vingtaine d'Africains dans la colonie britannique de Jamestown, dans l'actuelle Virginie. Ils n'ont pas officiellement le statut d'« esclaves » mais celui d'« engagés » (*indentured servants* ou *indenturees*). L'engagisme, ou en anglais *indenture*, est un système proche de l'esclavage, mais en principe limité dans le temps. Lorsque les Pères Pèlerins arrivent en 1620 dans la colonie de Plymouth, située dans l'actuel État du Massachusetts, le travail forcé des Africains les a donc déjà précédés. On peut dire que l'esclavage est concomitant de la construction des États-Unis.

Je viens d'opposer esclavage nord-américain et esclavage romain. On remarquera que j'ai toujours parlé d'esclavage « romain » et non d'esclavage « antique ». C'est qu'en Grèce, on trouve une forme d'essentialisation de l'esclave qui annonce l'esclavage moderne. Le meilleur exemple est Aristote. Dans la *Politique*, on peut ainsi lire :

Le même rapport se retrouve entre l'homme et les autres animaux. D'une part les animaux domestiques sont d'une nature meilleure que les animaux sauvages, d'autre part, le meilleur pour tous est d'être gouvernés par l'homme car ils y trouvent leur sauvegarde. De même, le rapport entre mâle et femelle est par nature un rapport entre plus fort et plus faible, c'est-à-dire entre commandant et commandé. Il en est nécessairement de même chez tous les hommes. Ceux qui sont aussi éloignés des hommes

libres que le corps l'est de l'âme, ou la bête de l'homme (et sont ainsi faits ceux dont l'activité consiste à se servir de leur corps, et dont c'est le meilleur parti qu'on puisse tirer), ceux-là sont par nature des esclaves ; et pour eux, être commandés par un maître est une bonne chose, si ce que nous avons dit plus haut est vrai. Est en effet esclave par nature celui qui est destiné à être à un autre (et c'est pourquoi il est à un autre) et qui n'a la raison en partage que dans la mesure où il la perçoit chez les autres mais ne la possède pas lui-même.

Aristote, *Politique*, L.1, ch.5.

L'esclave chez Aristote est donc quelqu'un qui est par nature esclave : c'est son identité ontologique. La pensée d'Aristote va avoir une influence marquante sur l'histoire des idées, en particulier au moment de la découverte du Nouveau Monde. Au XVI^e siècle, l'Europe découvre les populations autochtones des Amériques et se pose dès le départ la question de l'esclavage. Les Indiens sont-ils *autres* que nous, les chrétiens, se demande-t-on. Autrement dit, peut-on les massacrer ou en faire des esclaves tout en restant de bons chrétiens. Il est évident que ceci implique de sortir les Indiens de l'humanité : on ne peut massacrer un autre humain. L'épisode le plus connu de cette interrogation est la fameuse Controverse de Valladolid.

Cette controverse oppose, en août 1550, sous le pontificat de Jules III, au collègue San Gregorio de Valladolid, en Espagne, le dominicain Bartolomé de Las Casas (évêque de Chiapa, au Mexique), adversaire de l'esclavage mais défenseur de la colonisation, au philosophe aristotélicien Juan de Sepúlveda. Sepúlveda s'appuie sur le livre I de la *Politique* d'Aristote que je viens de citer. Bartolomé de Las Casas défend la position officielle de la papauté. En effet, treize ans auparavant, en 1537, le Pape Paul III avait déjà condamné l'esclavage des Indiens d'Amérique dans sa bulle *Sublimis Deus*. À Valladolid, après cinq jours de débat, les juges se séparent sans donner formellement raison à Las Casas.

Il faut remarquer que *Sublimis Deus* et l'argumentation de Las Casas peuvent être perçus comme l'arbre qui cache la forêt. En effet, ni Paul III ni Las Casas ne s'opposent à l'esclavage africain. Derrière la condamnation de la mise en esclavage des Indiens d'Amérique, il y a l'acceptation de la traite négrière.

Cela parce que, dès le début de la découverte du Nouveau Monde, un choix est fait entre l'esclavage des Indiens et celui des Noirs. Christophe Colomb note dans ses

carnets que les Indiens font de très mauvais esclaves. Ils meurent très vite et la force de travail d'un Noir équivaut à celle de quatre Indiens. Ainsi l'esclavage des Indiens est perçu dès le début comme n'étant pas économiquement viable. Colomb s'était installé au Portugal en 1476 et avait épousé 3 ans plus tard la fille du gouverneur de Madère, ville dans laquelle les Portugais pratiquaient depuis 1441 l'esclavage grâce à des travailleurs africains qu'ils razziaient pour la culture de la canne à sucre. Colomb connaissait donc déjà bien la pratique de mise en esclavage des Africains. Au total, plus de douze millions de personnes ont été importées d'Afrique. Cette estimation ne prend pas en compte le pourcentage élevé de décès en mer au cours du Passage du milieu – la traversée de l'Atlantique entre les continents africain et américain. Comment ce système peut-il se développer et fonctionner à grande échelle dans une société qui se dit chrétienne, les propriétaires d'esclaves se rendant assidûment à la messe le dimanche et étant persuadés que leur âme ne sera pas damnée ? On sait le poids de la religion à l'époque. Pour comprendre la banalisation de l'esclavage, il faut revenir sur la question de la « race » et sur la « racialisation » des textes sacrés, c'est-à-dire de la Bible. La condition de la mise en place de l'esclavage africain de masse reposait sur la racialisation et la déshumanisation de cette population noire.

Cette racialisation de la Bible se fait, de façon très opportune, à la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e. C'est-à-dire que ce changement d'interprétation des textes sacrés correspond exactement avec la mise en place de la traite négrière de masse, pratiquée par les Portugais (dès 1441). Et il n'est pas anodin de remarquer que cette racialisation commence au Portugal. Au XV^e siècle, le Portugais Gomes Eanes de Zurara (1410-1474) relie la traite des Noirs à la malédiction de Cham.

Que dit la Genèse à propos de Cham ?

Noé avait trois fils : Japhet, Sem et Cham. Noé cultivait des vignes. « Ayant bu du vin, il fut enivré et se dénuda à l'intérieur de sa tente. Cham, père de Canaan, vit la nudité de son père et avertit ses deux frères au dehors. Mais Sem et Japhet prirent le manteau, le mirent tous deux sur leurs épaules et, marchant à reculons, couvrirent la nudité de leur père ; leurs visages étaient tournés en arrière et ils ne virent pas la nudité de leur père. Lorsque Noé se réveilla de son ivresse, il apprit ce que lui avait fait son fils le plus jeune. Et il dit "Maudit soit Canaan ! Qu'il soit pour ses frères le dernier des esclaves !" ».

Or nulle part dans la Bible n'est-il dit que Cham était noir. À partir de Zurara, puis, un peu plus tard, de l'érudit allemand Georg Horn (1620-1670), de l'université de Leyde (Pays-Bas), on affirme que Cham était noir. En 1666, Horn propose une division de l'humanité en fonction de la postérité de Noé. Japhet devient l'ancêtre des Blancs, Cham (Ham en anglais) celui des Noirs, et Sem, des populations d'Asie et du Moyen-Orient (on retrouve Sem dans les mots « sémite » et « antisémitisme »).

Dès lors, la malédiction de Cham (*the curse of Ham*), qu'on appelle aussi malédiction de Canaan, fils de Cham, va servir à des générations d'esclavagistes aux États-Unis pour justifier l'esclavage. Si les Noirs sont esclaves, c'est que Dieu l'a voulu. Ils sont responsables de leur sort. Les chrétiens ne s'opposent pas aux textes sacrés en pratiquant l'esclavage, au contraire ils les respectent.

De façon anecdotique, on notera que les rois mages sont ethnicisés au XVI^e siècle. Melchior est blanc, Gaspard jaune et Balthasar noir. La Bible, avant la découverte du Nouveau Monde, était *color blind*.

Les défenseurs de la suprématie blanche et de l'esclavage africain ont donc relu soigneusement la Bible pour y trouver la preuve de l'infériorité des Noirs. Force leur fut de constater qu'il n'y en avait pas. Pourtant ils se sont concentrés sur un texte de l'Ancien Testament, le Cantique des Cantiques (*The Song of Songs*). Ce texte est un poème d'amour entre l'époux et l'épouse, symbolisant le Christ et son Église, et l'on y trouve le vers : « Je suis noire *mais* belle » ou, selon les traductions, « Je suis noire *et pourtant* belle. » Voilà donc la preuve, ont-ils triomphé, qu'il y a bien opposition entre couleur noire de la peau et beauté. Or il s'agit d'une traduction très problématique du grec *melaina eimi kai kalè* (μέλαινά ειμι και καλή), où la conjonction *kai*, polysémique, peut signifier aussi bien « mais » que « et ». Il semble que ce soit au Moyen-Âge seulement que les traducteurs aient introduit l'idée d'opposition entre beauté et couleur noire de la peau.

Le débat sur l'esclavage et les tentatives de justification de cette pratique s'inscrivent aussi dans le grand débat qui divise la chrétienté, entre monogénisme et polygénisme. Les monogénistes pensent que l'humanité est une. C'est une grande famille, qui descend d'Adam et Ève. Tous les humains, puisqu'ils sont les descendants du couple originel, sont frères et sœurs. On comprendra que l'esclavage s'accommode plus facilement des thèses polygénistes, qui affirment qu'il y a plusieurs ancêtres

différents, et qu'ainsi Noirs et Blancs appartiennent non seulement à des « races » différentes, mais ils n'ont aucune filiation commune. Parmi les polygénistes les plus célèbres, on peut citer Voltaire, en France, ou Giordano Bruno (1548-1600) en Italie. Voltaire, dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1756), écrit ainsi en parlant des Noirs :

Leurs yeux ronds, leur nez épaté, leurs lèvres toujours grosses, leurs oreilles différemment figurées, la laine de leur tête, la mesure même de leur intelligence, mettent entre eux et les autres espèces d'hommes des différences prodigieuses. Et ce qui démontre qu'ils ne doivent point cette différence à leur climat, c'est que des Nègres et des Nègresses, transportés dans les pays les plus froids, y produisent toujours des animaux de leur espèce.

On pourrait penser que seuls les monogénistes pouvaient s'appuyer sur la Bible, plus précisément sur Adam et Ève, pour justifier leur position. Il n'en est rien. Les polygénistes aussi se servirent de la Bible pour démontrer leur point de vue.

Une fois de plus, ils se tournent vers la Genèse (4, 14-15). Après que Caïn eut tué son frère Abel, Dieu bannit Caïn et le condamne à errer sur terre comme un vagabond. Caïn dit alors à Dieu : « Vois ! Tu me bannis aujourd'hui du sol fertile, je devrai me cacher loin de ta face et je serai un errant parcourant la terre : mais *le premier venu* me tuera ! » [...] et Yahvé mit un signe sur Caïn afin que le premier venu ne le frappât point ». Les polygénistes s'emparent de cette phrase pour dire : à l'époque d'Adam et Ève et de leurs deux fils Caïn et Abel, il y avait donc d'autres hommes puisque Caïn craint que « le premier venu » ne le tue. D'où l'idée de tribus perdues ayant précédé Adam et Ève, qu'on appelle les « préadamites ».

Le Français Isaac de La Peyrère (1596-1676) est l'auteur d'un traité sur les Préadamites (*Prae-Adamitae* - 1655). Ce livre, qui a été brûlé à Paris sur la place publique, ouvre la voie à toute une littérature polygéniste.

Le Britannique John Atkins (1685-1757) inaugure le polygénisme scientifique. Il affirme que les Noirs peuvent se croiser avec les singes et donner naissance à des hybrides infertiles. Edward Tyson (1650-1703), l'un des fondateurs de l'anatomie comparée, écrit *Orang-outang sive Homo Sylvetris, or the Anatomy of the Pigmie Compared with that of a Monkey, an Ape and a Man*. Il s'agit de la première analogie faite entre

homme et singe. Un élève de Linné, Johann-Christian Fabricius (1745-1808) suggère que Noirs sont issus d'un croisement entre singes et hommes.

L'Anglais Matthew Hale (1609-1676) reprend les thèses polygénistes dans l'ouvrage: *The Primitive Organisation of Mankind, Considered and Examined to the Light of Nature* (1677). Enfin, pour clore cette brève énumération, l'Écossais Lord Monboddo, dans *Of the Origin and Progress of Language* (1773-1792) estime que le Noir est le maillon manquant entre les primates et les hommes.

Il ne faudrait pas inférer de l'opposition brièvement évoquée ici, entre polygénistes et monogénistes, que les monogénistes sont les « gentils » ouverts à la diversité et les polygénistes les « méchants » racistes et pro-esclavagistes. On trouve parmi les monogénistes des formes très marquées de ce qu'on appelle aujourd'hui le « racisme », et un soutien sans réserve pour l'esclavage des Noirs.

Voici un exemple d'expression monogéniste du « racisme » anti-Noirs au XVIII^e siècle en Angleterre. Il s'agit de l'*Encyclopedia Britannica* à l'entrée « nègre ».

NEGRO, Homo pelli nigra, a name given to a variety of the human species, who are entirely black, and are found in the Torrid zone, especially in that part of Africa which lies within the tropics. [...] Vices the most notorious seem to be the portion of this unhappy race: idleness, treachery, revenge, cruelty, impudence, stealing, lying, profanity, debauchery, nastiness and intemperance, are said to have extinguished the principles of natural law, and to have silenced the reproofs of conscience. They are strangers to every sentiment of compassion, and are an awful example of the corruption of man when left to himself. (*Encyclopedia Britannica*, 1798)

Si nous sommes tous frères et sœurs, et descendants du couple originel que formaient Adam et Ève, comment justifier cette infériorité ? La théorie qui justifie cette infériorité est celle de la dégénérescence. Elle est exprimée entre autres par Buffon, à la fin du XVIII^e siècle en France. L'humanité, pour lui, était blanche au départ. L'éloignement vers des pays au climat chaud a provoqué une dégénérescence de la race et la peau noire. Immanuel Kant, en Allemagne, soutient l'idée d'une supériorité blanche, lui aussi dans le cadre d'une unicité du genre humain. « L'humanité atteint la plus grande perfection dans la race des Blancs. Les Indiens jaunes ont déjà moins de talent. Les Nègres sont situés bien plus bas ». Il rejette le raisonnement d'un Noir en

ces termes : « Cet homme était tout à fait noir de la tête aux pieds, ce qui prouve manifestement que ces propos étaient stupides » (cité par Emmanuel Chukwudi Eze, 1997).

Avant Kant, un autre philosophe de renom, John Locke, grand défenseur des libertés civiles, prend la défense de l'esclavage des Noirs. Il faut dire qu'il avait investi une grosse somme dans la *Royal African Company*, qui se consacre à la Traite. Il était secrétaire des *Lords Proprietors of Carolina*, il est le co-auteur de la constitution de la Caroline (*Fundamental Constitutions of Carolina*) dont une clause précise : « *Every free man of Carolina shall have absolute power and authority over his negro slave of what opinion or religion soever* ».

On voit donc que les bases théoriques de l'esclavage négrier incluait la pensée religieuse (relecture de la Bible) et le rationalisme des Lumières. Certes, il peut y avoir, comme dans le cas de Locke, conflit d'intérêts. Mais cela va plus loin que cela. Il y a un lien très fort entre Lumières et racisme.

L'exemple le plus frappant est celui de David Hume, représentant des Lumières écossaises. Cet esprit universaliste ajoute en 1753 une note de bas à son essai « *Of National Characters* » (1748) dans laquelle il affirme :

I am apt to suspect the negroes and in general all other species of men (for there are four or five different kinds) to be naturally inferior to the whites. There never was a civilised nation of any other complexion than white, nor even any individual eminent either in action or speculation. No ingenious manufactures amongst them, no arts, no sciences. On the other hand, the most rude and barbarous of the whites, such as the ancient GERMANS, the present TARTARS, have still something eminent about them, in their valour, form of government, or some other particular. Such a uniform and constant difference could not happen, in so many countries and ages, if nature had not made an original distinction betwixt these breeds of men. Not to mention our colonies, there are NEGROE slaves dispersed all over EUROPE, of which none ever discovered any symptoms of ingenuity; tho' low people, without education, will start up amongst us, and distinguish themselves in every profession. In JAMAICA, indeed, they talk of one negroe as a man of parts and learning;

but 'tis likely he is admired for very slender accomplishments, like a parrot, who speaks a few words plainly.

Or il existait des intellectuels noirs dans des cercles que Hume connaissait. En particulier, l'« homme très talentueux » (« *man of parts* ») vivant en Jamaïque que Hume mentionne dans sa note (« *In JAMAICA, indeed, they talk of one negroe as a man of parts and learning* »), a pu être identifié. Cet homme était du nom de Francis Williams. Il était né aux alentours de 1700. C'était un « libre de couleur », fils de John et Dorothy Williams. Son père avait été affranchi et s'était considérablement enrichi dans l'industrie sucrière, ce qui lui permit d'offrir à son fils une éducation supérieure et de l'envoyer à l'université de Cambridge, d'où il sort diplômé. Il enseigne alors le latin et les mathématiques et publie de la poésie latine et anglaise. Une légende veut que ce soit le Duc de Montagu qui ait pourvu à son éducation dans le but de démontrer l'intelligence des Noirs. Il semble cependant que la famille de Williams n'ait pas eu besoin de ce soutien financier. Francis Williams protesta vivement et publiquement contre la note de Hume, mais Hume ne lui répondit jamais.

Eric Morton, dans un article de 2002, « Race and Racism in the Works of David Hume », énumère les nombreux événements de l'époque où les Noirs avaient fait preuve de courage (*valour*), et que Hume ne pouvait pas ignorer tels que les soulèvements d'esclaves au Brésil, au Surinam, à Haïti, à Tobago ou Montserrat. À la Jamaïque, les Marrons, par leur résistance, arrivent même à imposer un rapport de force aboutissant à la signature d'un Traité (1739) leur garantissant la liberté et le droit de propriété « *for ever* » sur un petit territoire de l'île.

À tous ces témoignages de courage, d'intelligence ou de créativité des Noirs, Hume se montre aveugle. Cette cécité d'un esprit éclairé prônant l'universalisme pose problème. Comment certains philosophes de la Raison ont-ils pu contribuer à répandre l'idée d'une infériorité des Noirs, justifiant leur mise en esclavage ?

Le philosophe Christian Delacampagne (1949-2007) apporte une explication originale. Selon lui, l'humanité est depuis toujours angoissée par la question de ses origines. La religion permet de donner une réponse à cette question et d'apaiser cette angoisse. Or le Siècle de la Raison provoque une crise de la religion et du sacré et fait resurgir les angoisses des origines. D'où cette résurgence faussement paradoxale du discours d'exclusion de l'Autre au XVIII^e siècle. Delacampagne compare ce

phénomène au Siècle de Périclès en Grèce, le IV^e siècle avant notre ère. Selon le philosophe du XX^e siècle, l'histoire du racisme « est fonction de la béance ouverte par l'effondrement de la pensée religieuse en Europe » (Delacampagne, 1993).

Les adversaires de l'esclavage aux États-Unis devront donc combattre un lobby esclavagiste capable de se servir de cette littérature européenne comptant les plus grands noms de la philosophie des Lumières : Hume, Locke, Kant, Voltaire, pour ne citer que les plus célèbres.

BIBLIOGRAPHIE

Delacampagne, Christian. *L'Invention du racisme, de l'Antiquité à nos jours*. Paris : Fayard, 1993.

Eze, Emmanuel Chukwudi. "The Color of Reason: The Idea of 'Race' in Kant's Anthropology", in Eze, Emmanuel Chukwudi (ed.), *Postcolonial African Philosophy: A Critical Reader*. Oxford: Blackwell, 1997.

Lejeune, Françoise et Michel Prum . *Le Débat sur l'abolition de l'esclavage en Grande-Bretagne (1787-1840)*. Paris : Ellipses, 2008.

Poliakov, Léon. *Le Racisme*. Paris : Seghers, 1976.